

# HOMMAGE À OVILA POULIN

PAR LISETTE POULIN

Merci parents et amis de papa pour votre présence.  
Merci aussi à ceux ou celles qui ne connaissaient pas papa, mais qui sont venus par amitié envers les membres de la famille.

D'habitude le témoignage d'un membre de la famille se fait vers la fin de la cérémonie. J'inverse la procédure habituelle, pour le faire à la manière de papa. Comme il dirait : « On n'accueille pas quelqu'un quand y s'en va, mais quand y arrive ».



## Qui était papa, Ovila Poulin, le grand Vila? Quelles étaient ses valeurs?

J'ai grandi dans une maison où lorsque quelqu'un arrivait, on ne devait pas lui demander s'il avait faim, mais mettre la table. Papa disait : « Si y est gêné, y va répondre qu'y a pas faim, pis y va avoir peur de déranger. Si tu mets la table, y va avoir peur d'avoir dérangé pour rien, pis y va manger ».

J'ai aussi maintes fois remarqué que plus la personne était pauvre, plus papa lui faisait des politesses. À la maison, nous avons souvent hébergé des gens en difficulté.

Le sens de l'accueil et la politesse sont, non seulement, les qualités qui le démarquaient, mais qu'il recherchait et appréciait le plus chez les autres.

Nos valeurs sont issues de notre enfance, puis de nos expériences de vie. Papa n'avait qu'une 2<sup>e</sup> année non complétée de scolarité. Il savait lire, mais avec difficulté et il en était complexé. Mais pour compter, là où nous on prenait un crayon, lui, il se servait de sa tête!

« Compte-moi ça là : j'ai acheté le Ford rouge 800 \$ que j'ai échangé pour la Dodge avec un retour de 150 \$ que j'ai donnée change pour change pour l'autre Ford, le noir, vendu 1 250 \$. J'ai déboursé 500 \$ pour la Chevrolet dans la cour. Comment à me coûte net finalement? C'est quoi mon profit à date? T'es rendue en 5<sup>e</sup> année, tu dois savoir compter! » Lui, il savait la réponse.

Papa, né en 1924, précède de peu les années qui ont suivi la Crise de 1929 – La Grande Noirceur. Étant jeune, il a dû quêter de la nourriture et les gens qui donnaient du lard maigre étaient rares, selon lui. Il a maintes fois raconté cette anecdote :

« J'étais avec Jos, nous sommes entrés dans une belle maison. Les gens nous ont invités à souper, on a accepté, mais on l'a regretté quand on a vu une belle jeune fille descendre l'escalier. Si on l'avait vue avant on serait partis. Elle a téléphoné à une amie dans le rang. Elle a dit :

- Est-ce que tu viens veiller ce soir?

- ...

- On a de la grande visite!

- ...

- Deux petits quêteux! »

Les deux frères étaient gênés et insultés. Papa disait : « si on m'avait demandé après le souper, c'est quoi que j'avais mangé, j'aurais même pas pu le dire! »

Cette expérience de vie l'a marqué. Le chapelet, près de l'urne, lui a été donné par un quêteux qui avait apprécié l'hospitalité de papa. Ce chapelet, papa, l'a gardé toute sa vie.



Vers l'âge de 14 ans, il part travailler dans le bois avec des hommes « faites », comme on disait dans l'temps. Bien bâti et orgueilleux comme deux, il se tire bien d'affaire jusqu'à ce que les « chainsaws » remplacent le boxa. C'est qu'il n'était pas doué pour effectuer les réparations ou les mises au point.

Il quitte les chantiers, descend au « bord ». Il avait une automobile qu'il échange contre une autre et ainsi de suite et il s'aperçoit qu'il gagne plus cher avec sa tête qu'avec ses mains. Les endroits pour faire des marchés, sans avoir l'impression de quêter, sans faire du porte à porte; ce sont les hôtels et y se « dégêne » en prenant un verre, deux, trois...

Son père était maquignon, marchand de chevaux; lui, il est devenu vendeur de chevaux-vapeur : vendeur d'autos usagées. Il ne s'y connaissait pas du tout en mécanique. Quand il vendait une auto, il commençait par montrer la valise arrière avant d'ouvrir le capot. Si la valise était propre, s'il n'y avait pas de rouille, c'était la preuve que c'était un bon char. J'l'sais, j'ai acheté mon premier char de lui.



## Papa a été un homme aimé



Du temps que papa travaillait dans les chantiers, tante Louisette m'a raconté qu'un jour en faisant la vaisselle, maman, Gabrielle, lui a dit : « J'donnerais dix piastres, juste pour voir Vila marcher dans rue ». Dans c'temps-là, dix piastres, c'était de l'argent.

En 1960, Gabrielle, sa première épouse décède accidentellement à l'âge de 26 ans. À la fin de sa vie, papa m'a raconté sa peine d'alors et je ne trouve pas de mots pour exprimer son vécu :

Un matin de mars, le lendemain des funérailles de sa femme, un homme est seul dans sa maison, le salon où sa femme a été exposée est vide, deux pouces de boue recouvrent le plancher et sa petite fille est chez son beau-frère. Il a vendu la télévision et le mobilier de salon pour payer l'enterrement. Il a fait servir des repas à tous les visiteurs chez la voisine d'en face. Il est fauché, aucune possibilité de revenu, aucune assistance.



« Confronté à une épreuve, l'homme ne dispose que de trois choix : 1) combattre; 2) ne rien faire; 3) fuir. » (Henri Laborit) Il a fui dans la boisson trois mois. Un matin, il s'est réveillé dans un hôtel à Lac-Mégantic et il n'a pas aimé l'homme qu'il voyait dans le miroir. Il savait que « lorsque tu te regardes dans le miroir et que tu as envie

de le casser, ce n'est pas le miroir qu'il faut briser, mais toi qu'il faut changer. »

(Anonyme)

Il s'est lavé, rasé, habillé de neuf des pieds à la tête et il est venu me chercher.

Papa, lorsque j'étais petite, disait souvent : « C'est quand on a des enfants qu'on comprend nos parents. » Il disait vrai! Malheureusement, parfois c'est aussi lorsqu'on perd un enfant, qu'on comprend nos parents.



Un an plus tard, âgé de 36 ans, papa se remarie avec Monique, 16 ans. Leur union donne naissance à huit enfants : Lilie, Ovila, Suzie, Manon, Lisa, Sonia, Nicole, Katie. Papa savait juger son monde, mais il a tout de même été un homme chanceux : Monique était la bonté du jour : sur la terre, les anges portent leurs ailes à l'intérieur.

J'imagine la tension de vivre sans bénéficier d'un revenu fixe. Périodiquement, il conduisait des autobus scolaires, mais cela nuisait à ses marchés, qu'y disait : « Comment veux-tu que j fasse des marchés si y faut que j soye là le matin, pis l'après-midi pour un salaire de 60 piastres par semaine. » Un temps, il a eu recours à l'aide sociale, maigre pitance, pour un homme qui doit subvenir aux besoins d'une famille. Il arrondit le revenu avec des marchés et... il doit finalement tout rembourser.

« Ce papier-là, Lisette, conserve-le en lieu sûr, c'est la preuve que je les ai remboursés à tempérament. Y ont pas compris que leur pension c'est du lard salé pis qu'y faut que j bréquite pour apporter le maigre su la table! Y veulent pas qu'on s'aide, qu'on les aide à nous aider, ça fait qu'y finissent par nous nuire! »

### **Papa a aimé**

Papa m'a confié avoir aimé quatre femmes dans sa vie. Il a dit : j'ai aimé maman (sa mère), Gaby, Monique. Et la quatrième, ai-je demandé avec beaucoup d'hésitation.

- Elle m'a trop fait souffrir, je l'ai mise de côté.

Malgré ses incartades, oui, papa a aimé et il a été un homme et un père aimé. Il disait aussi : « Faites pas ce que je fais, faites ce que je dis ».

Le seul moyen de vivre plus longtemps, c'est de vieillir. Et vieillir, c'est perdre tour à tour ceux que nous aimons.

La mort l'a ébranlé plusieurs fois dans sa vie : ses parents, tous ses frères et sœurs, Gabrielle, sa première femme et les nombreux enfants mort-nés, Sylvain, son premier petit-fils, la triple perte de Sonia, sa fille, *et de Therry et Anthony, ses deux petits-fils* suivis quelques mois plus tard par la grande perte de Monique, sa deuxième épouse, âgée de 20 ans de moins que lui.



Il a demeuré trois années dans sa maison puis il est allé au Centre du 3<sup>e</sup> Âge. Lui, il disait qu'il restait à l'Hôtel Garneau... La dernière fois que nous sommes allés au Centre du 3<sup>e</sup> Age, alors que nous partions en auto; il a vu les résidents lui envoyer la main sur la galerie. Il a dit : « C'est icitte ma place, parmi les miens. » Malheureusement, son état de santé ne le lui permettait plus.

Un soir, papa a dit : « Dans la vie, j'ai appris une chose, veux, veux pas, faut que tu finisses par t'aimer »

Je lui ai demandé : Là, tu t'aimes? Il a fait semblant de ne pas me comprendre.

- Là tu t'aimes? On aurait dit un écolier devant moi. Je ne sais pas pourquoi, mais je voulais tellement qu'il s'aime.
- Là, tu t'aimes?
- T'es bien turieuse, toé, à soir! Oui, là j'm'aime! mais c'est pas facile... quand j'me couche le soir, j'me couche avec des regrets...

Vous savez, on entend parfois après des funérailles, le commentaire suivant : « À c't'heure qu'y est mort, y en ont fait un saint homme ».

### **Papa n'était pas un saint homme et il le savait.**

Un soir de Noël, il y a une quinzaine d'années de cela, il m'a dit : « Quand j'vas mourir, y a pas grand monde à Saint-Martin qui va lever son chapeau. » Lever son chapeau, pour lui, signifiait sans doute une marque de respect ou d'estime envers le défunt.

C'est Montaigne, je crois, qui a dit qu'on ne pouvait juger de la valeur d'un homme avant de l'avoir vu mourir. De lui, grand-maman, sa mère, disait : « Il est fier comme un coq, sensible comme un poète et généreux comme un roi de cœur ».

« Fier comme un coq » : On a qu'à penser à la cravate, même au bord de la mer en Floride, il la portait.

« Sensible comme un poète » : une sensibilité à fleur de peau. Sobre, il était trop orgueilleux pour la laisser transparaître. En boisson, elle sortait de sa cage... Brel exprime très bien ce paradoxe quand il écrit : « J'avais l'œil du berger mais le cœur de l'agneau. »

« Généreux comme un roi de cœur » : papa a été si accueillant, qu'aujourd'hui, pour être enterré dans son lot, il a dû être incinéré, il n'y avait plus de place pour lui.

La vie avec un personnage de la trempe de notre père, c'était comme faire un tour de montagnes russes sur un arc-en-ciel d'émotions : des descentes et des remontées, des virages en épingle, des retournements imprévus. Un trajet sinueux et dénivelé avec une vue imprenable sur le calme plat apparent de la vie des autres. Un mélange de vertige et d'excitation et puis vers la fin du parcours de sa vie, un circuit en terrain vague et plat. Paradoxalement, soudain : la peur du vide... sans lui.

Papa, pour ton cheminement de vie avec tes forces et tes faiblesses et malgré tes regrets...

Chapeau papa, chapeau pour ta vie!

Merci.

Pour finir, je cite encore papa : « Envoyez-moi pas des fleurs quand j'vas être mort, prenez un verre en souvenir de moé. » Après la cérémonie, vous êtes donc tous invités à vous joindre à nous au Centre paroissial : la table est mise pour vous.



*N.B. : Ovila Poulin était mon oncle, le frère de ma mère, Jeannette. Voici, avec les mots de l'auteur-compositeur Lawrence LePage, un ami qui est un homme de sa génération, ma propre contribution à l'hommage rendu par ma cousine Lisette :*

*<http://www.youtube.com/watch?v=mGo-qr-zdBo>*

*Merci Lisette, ton cousin Jean-Marc Cormier, dit Lulu Berlue, te salue.*

